

MAURICE G.

DANTEC

Les Résidents



Ils meurent. Parfois ils souffrent, parfois non. Répartition strictement statistique.

Les raisons pour lesquelles ils meurent sont innombrables, mais peuvent se résumer à une poignée d'explications connexes et très simples : ils n'auraient pas dû se trouver là. Pas à ce moment précis. Il ne fallait pas qu'ils la voient. Il ne fallait pas qu'elle les croise. Il ne fallait pas qu'ils aient l'outrecuidance d'être vus. Enregistrés, même pour une microseconde, par son nerf optique.

Ils habitent ce monde. Ils vivent. Alors elle les expulse, elle les tue.

Vingt ans après *La Sirène rouge* et *Les Racines du mal*, Maurice G. Dantec revient au roman noir avec une œuvre totale, *Les Résidents*. Un roman trinitaire qui suit les destins croisés de Sharon, jeune Américaine laissant derrière elle de nombreux cadavres au bord de la route, de Novak, un immigré serbe coupable d'une tuerie de masse dans son lycée canadien et de Venus, séquestrée par son père pendant quinze ans.

Intimiste et puissant, *Les Résidents* balaie avec un style précis et chirurgical les travers de notre société contemporaine : tueries de masse, pornographie par internet, société en réseau, intelligence artificielle, théories de la conspiration, luttes avortées des seventies.

Maurice G. Dantec est né en 1959 à Grenoble et vit au Canada depuis 1998. Traduit en douze langues, il a publié dix romans et trois « Théâtres des opérations » – journaux métaphysiques et polémiques. Deux de ses romans, *La Sirène rouge* et *Babylon babies*, ont été adaptés au cinéma.

LES RÉSIDENTS

La bande-son des *Résidents*, composée par Lionel Pezzano, est téléchargeable depuis www.pezzano.lionel.com.

LES RÉSIDENTS

MAURICE G. DANTEC

inculte / dernière marge

Au Père Edmond Robillard.
À saint Dominique,
À saint Luc, *In Spiritu Sancto Et Igni*.

À Philip K. Dick, pour *Le Père truqué*.
À A. N. Whitehead, pour *l'internité*.
Et à l'Ange Gardien, pour sa Présence.

Livre premier

CADILLAC BLONDE,
BASEMENT DOLL

*Le phénomène du corps est à mettre
au premier rang méthodiquement.*

—Friedrich NIETZSCHE

LE NOM SANS CORPS

*

LE CORPS SANS NOM

LE NOM SANS CORPS

See the breaking glass / In the underpass
/ Hear the crushing steel / Feel the steering wheel / Warm leatherette / Melts on your burning flesh / You can see your reflection / In the luminescent dash / Warm leatherette / Warm leatherette

Warm Leatherette, DANIEL MILLER /
THE NORMAL

Alpha

1

Comme toujours après un meurtre, elle avait observé son corps dans le miroir.

Nu. Entièrement. Longtemps. Très. Cela pouvait durer une heure, parfois le double et parfois plus encore.

Nu, son corps semblait plus vrai que nature, nu, il s'approchait au plus près de la vérité, c'est-à-dire de l'artifice qu'il était devenu.

C'était dans le miroir qu'il devenait réel, c'était le miroir qui en faisait un corps authentique, c'était le miroir qui lui donnait une identité, plus qu'un nom, plus qu'un nombre, plus que tous les nombres dont il était constitué.

Dans le miroir, il était chair.

Écoutez donc ce qu'il a vraiment à vous dire, pensait-elle :

Ce corps qui n'était plus vraiment le sien, ce corps reconstruit autour d'une opération, d'un théâtre, ce corps qui n'existait plus en tant que tel, en tant que structure personnelle, en tant que sujet/objet identifiable par

son possesseur, ce corps cosmétique, chirurgicalisé, ré-engineeré, reformaté, ce corps manufacturé, machinisé, plastifié, ce corps re-fabriqués, ce corps dont les formes charnelles cachaient une forme sans le moindre sens, ce corps nu dans le miroir était la seule image vraie parce qu'il contenait un secret qui l'avait transformée en ce qu'elle aurait pu être mais ne deviendrait jamais.

Besoin d'une explication supplémentaire, homo sapiens de passage ?

Ce corps n'était pas faux, c'était une fiction : il était plus vrai que le vrai, il était plus vrai que celui qui était né, qui avait vécu, et qui était mort. Elle ne deviendrait jamais ce qu'elle était, elle ne serait jamais ce qu'elle deviendrait. Le clivage était irrémédiable. La fracture était physique. C'était de l'ordre de la tectonique des plaques.

C'est pourtant simple, il suffit de vouloir le comprendre.

Son corps avait été refait, mais ce n'était plus vraiment un corps, en tout cas plus vraiment un corps de femme, le corps qu'elle avait possédé un jour, un jour avant le Monde.

Ce corps refait, ce corps-copie sans original, ce corps-simulacre restait l'unique et irréfutable preuve qu'elle était incarnée ici-bas, qu'elle y vivait.

Et qu'elle y tuait.

Qu'elle y tuait pour que ce corps puisse continuer à vivre dans les miroirs.

2

Cet homme, par exemple.

Cet homme auquel elle parlait sans ouvrir la bouche.

Cet homme ne savait-il pas ce qu'il risquait en lui adressant un regard appuyé, alors qu'elle payait la location de son bungalow pour la nuit, à la réception du motel ? Ne savait-il pas qu'engager une conversation anodine est toujours un piège, et qu'elle en connaissait tous les mécanismes ? Pourquoi lui avait-il adressé la parole, sinon pour la souiller aussitôt ?

Pourquoi lui avait-elle répondu, sinon pour retourner le piège contre lui ? Pourquoi, comme tant d'autres avant lui, considérait-il la vie tel un jeu sans en accepter les conséquences ?

Pourquoi était-il sûr d'être vivant et de pouvoir le rester, en toute impunité ?

Pourquoi son regard s'était-il cristallisé sur la longueur d'onde si singulière de la terreur, lorsque celle-ci convole avec la surprise la plus totale ? Pourquoi s'était-il l'instant d'après rendu si pitoyable par ce regard flou et suppliant, alors que le canon du pistolet automatique ne se détachait pas de sa cible ?

Pourquoi avait-il tenté de nier l'évidence au tout dernier moment, par un « non » pathétique qui vint s'écraser contre le mur solide et opaque du réel ? Le réel, c'est-à-dire elle.

Parce que comme tous les autres, il ne pouvait faire face à la vérité. Cette lumière le rendait aveugle ou l'obligeait à coudre ses paupières.

Elle était là pour lui rappeler que ce choix devait être considéré comme le seul légitime.

3

Les meurtres : ce qui permettait à ce corps de conserver une forme.

Le corps : ce qui permettait aux meurtres de conserver un sens.

Le miroir : l'écran de ce simulacre, et le film en direct de sa reconstruction, toujours recommencée, toujours à refaire, toujours in-finie.

Sa vie : refaire de tout cela une figure cohérente, une personne.

Et pour y parvenir, détruire tout ce qui entrave le processus. Pour ainsi dire, le reste de l'humanité.

Elle s'appelle Sharon Silver Sinclair. C'est ce qui est inscrit dans les registres de l'état civil. Elle a 28 ans. Elle est d'origine canadienne. Elle est née près de la frontière américaine, en Alberta. Elle est grande, fine, elle sait que sa silhouette accroche l'œil des mâles, et de certaines femelles.

Sa chevelure d'un blond astral épouse la moindre variation de luminosité, ses yeux sont d'un bleu-vert rayon laser, sa peau est très pâle, ses courbes dessinent de longues arabesques dans le clair-obscur de la chambre, ses seins sont fermes et redressés naturellement. Elle est attirante. Très.

Dans le miroir.

Ou dans le regard de la personne qu'elle s'apprête à tuer.

Elle est attirante.

Très.

Elle l'a toujours été.

Mais elle est détruite.

Complètement.

En tant que corps. En tant que femme. En tant que mère, et même en tant que petite fille.

Sa destruction a rendu son apparence plus rayonnante encore. Sa destruction a accouché d'un nouvel être, terriblement lumineux. Sa destruction en a fait une femme bien plus belle.

Aussi belle que l'arme qu'elle presse contre sa poitrine.

4

L'arme est un pistolet automatique Sig-Sauer, gris anthracite, compact, aux lignes dures et élégantes, il est prolongé d'un silencieux et l'ensemble formé de la culasse et du canon ainsi rallongé est ceint d'une bouteille de plastique transparente maintenue à l'acier avec du ruban adhésif.

Dans la bouteille de plastique, quelques pépites de métal tubulaire jaune laiton, les douilles éjectées alors qu'elle appuyait sur la détente. Dans la lumière irisée des néons du motel, on peut aussi y discerner de délicates traces bleutées, d'infimes résidus de poudre.

Le miroir est une surface vif-argent où elle observe son corps et, en arrière-plan, l'homme mort, silhouette allongée au milieu d'une flaque pourpre aux contours couleur charbon.

Ses cheveux, irisations de métal ardent, sont maintenus en chignon dans le PVC transparent d'un bonnet de bain, ses pieds sont toujours chaussés de sa paire de Nike, elle sait prendre les distances qu'il faut avec le monde qu'elle traverse, elle n'y laissera aucune fibre capillaire, aucune cellule épidermique, rien qui provienne de son corps, son corps qui est un secret. Elle ne livrera aucun indice corporel. Pas d'empreintes, pas d'ADN, l'eau de Javel déversée dans la pièce centrale en détruira le moindre peptide.

Son reflet armé se tient au centre d'une nuée couleur mercure, son reflet armé est l'unique réalité objective.

Tenant avec calme le pistolet automatique, ses mains sont fines, délicatement articulées, moulées par le latex des gants de chirurgie, c'est comme si son corps entier était fait de cette matière antiseptique, protectrice, translucide, cette matière clinique qui oblitère toute identité digitale. Son corps est factice, il n'a plus d'existence singulière. Elle n'est qu'un nom même si elle en utilise plusieurs. Elle en use et abuse, sa personne est devenue une machine à dénominations programmables auxquelles elle s'adapte comme à de simples matricules interchangeables. Ses traces sont des cartes de crédit falsifiées, des nombres truqués, des identités artificielles.

Plus tard, une fois revêtue de son costume pour « salle blanche » de neurochirurgie, elle s'occupera, à l'aide des instruments adéquats, d'extraire les balles de calibre 9 millimètres de la chair morte.

Elle ne laisse jamais rien d'identifiable derrière elle, même si elle le voulait, elle n'est pas sûre d'y parvenir.

L'arme qu'elle presse contre ses seins est encore tiède. Et le corps de l'homme que cette arme vient d'abattre l'est aussi.

Elle seule est froide.

Elle seule peut être aussi froide.

Sa température est celle de l'hydrogène liquide, du zéro absolu. Sa température est celle du cosmos. Les habitants de ce monde n'auraient pas

dû détruire la source de chaleur qui habitait ce corps. Les habitants de ce monde n'auraient pas dû calciner l'âme jeune qui s'y développait. Maintenant, ils meurent.

5

Ils meurent. Parfois ils souffrent, parfois non. Répartition strictement statistique.

Rien de volontaire, il y a longtemps que sa volonté n'est plus qu'une extension paradoxale de sa puissance, qui est un grand vide, où se conglomèrent tous les vides dont cette planète habitée est constituée, autant dire cette planète en son entier.

Alors ils meurent. Les raisons pour lesquelles ils meurent sont innombrables, mais peuvent se résumer à une poignée d'explications connexes et très simples : ils n'auraient pas dû se trouver là. Pas à ce moment précis. Il ne fallait pas qu'ils la voient. Il ne fallait pas qu'elle les croise. Il ne fallait pas qu'ils aient l'outrecuidance d'être vus. Enregistrés, même pour une microseconde, par son nerf optique.

Ils habitent ce monde. Ils vivent.

Alors elle les expulse, elle les tue.

Simple effet de causalité. Équation. Évidence. Suite numérique. Zéro, un. Puis elle regarde son corps factice devenir vrai dans le miroir.

Les morts l'aident à faire de sa propre image une vérité absolue. Les hommes et les femmes, elle ne fait aucune distinction entre les genres, tous appartiennent à l'espèce humaine, tous appartiennent à ce dont elle a été annulée.

Dans le miroir, le corps resplendit, l'arme renvoie des rayons cristallins à ses angles durs, l'homme mort s'est fondu dans le décor, il n'est plus qu'une pièce de mobilier comme les autres.

A-t-il jamais été autre chose ?

LE NOM SANS CORPS

Il faut partir, maintenant, disait le corps-miroir au corps-simulacre. Il faut se fondre dans la nuit, et mieux encore disparaître en plein jour, il faut reprendre la route.

Cette route qui brûlait solaire sodium aux approches de la ville. Cette route qui brûlerait solaire sodium vers la prochaine ville.

Oui, répondait le corps-simulacre au corps-miroir, nous allons repartir. Les deux corps s'accordaient sur un point précis : c'est parce qu'elle n'allait nulle part que personne ne pouvait la suivre ni deviner sa destination.

Elle n'était qu'un nom recouvert d'autres noms, de nombres et de données informatiques. Elle était un mouvement aléatoire sur un diagramme. Elle était un fantôme dans une machine, elle aurait pu transiter par un routeur entre des ordinateurs répartis à la surface du globe.

Elle était un flux de signaux, une matrice abstraite, un prototype sans modèle, elle n'était que la somme des paramètres indiquant sa non-existence paradoxale et dédoublée dans le monde.

Il importait peu que ses crimes soient signés de toutes ces procédures spécifiques, puisque la signature n'était finalement qu'une simple croix : La première balle de 9 millimètres avait perforé le poumon droit, la seconde le ventricule gauche du cœur.

Ensuite, alors que l'homme basculait contre le mur, près du lit, elle lui avait logé une troisième balle dans le bas-ventre.

Enfin, alors qu'il s'affalait pour de bon, les yeux grands ouverts encore fixés sur un point de non-retour absolu, elle lui avait tiré un dernier projectile en plein front.

Les quatre points cardinaux dessinaient une structure cruciforme, quatre trous bouillonnant d'un liquide écarlate, quatre trous exécutés avec des clous de neuf pouces, comme sur le Golgotha.

Elle n'était même pas de ceux qui les avaient percés.

Elle était l'instrument du sacrifice.

Elle était la croix, tout simplement.

Chapitre 2

1

Dans la nuit profonde et étoilée de l'été boréal, les lumières du Motel 8 semblaient délimiter des zones d'atterrissage extraterrestres. Les motels étaient les astres de la route, autour d'eux orbitaient de petites planètes, cubiques et habitables immédiatement, avec tout le nécessaire pour la survie, c'est-à-dire pour la condition première à toute évolution. Les motels étaient le lieu de résidence adapté à une forme de vie comme Sharon Sinclair.

Sharon Sinclair, cette forme de vie qui s'adaptait en continu à ce qui ne connaissait ni début ni fin, la route, ce réseau qui quadrillait les artifices de la nature d'un horizon à l'autre, cet urbanisme linéaire injecté dans l'univers visible comme une intraveineuse dans un organisme vivant.

Sharon Sinclair qui ouvrait la porte de son bungalow, Sharon Sinclair qui venait de tuer un homme quelques heures auparavant, Sharon Sinclair qui pénétrait dans la chambre à deux lits sans y allumer la lumière, Sharon Sinclair qui s'apprêtait à réveiller l'enfant.

L'enfant.

L'enfant de la route.

L'enfant-alien, l'enfant étranger. L'enfant étranger à tout, et à tous.

Un adolescent. Le fils du soleil sodium.

Le Môme. Le Kid. *The Pale Face Kid*. L'enfant venu d'un autre monde qui était pourtant celui-ci. L'enfant venu de l'Autre Monde. L'Ancien.

L'enfant dont la collision avec la route solaire sodium made-in-America n'avait d'autre finalité que leur rencontre, aussi fatale que la course mathématiquement prévisible de deux avions sur le point de se percuter. Sharon observait l'adolescent profondément endormi avec l'attention que requiert toute science, toute technique, toute médecine. Une

mélodie oscilloscope mécanisait son cerveau scrutateur : *You are in my vision*. Gary Numan. Un spectre venu de la décennie de sa naissance, un spectre revenu du futur. Un spectre synchronisé avec le présent proche. Une minuscule étincelle semblait demander à danser. Le feu follet d'un souvenir, un morceau de mémoire erratique, datant de la vie d'avant. Des mots. Des sons. *You are in my vision, I can't turn my face, You are in my vision, I can't move my eyes, You are in my vision, I can't move at all*.

N'étaient-ils pas tous deux condamnés à la solitude, à l'errance, à la méfiance, au silence, n'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre, c'est-à-dire sans la moindre possibilité de contact ?

Elle ne le réveillerait qu'à l'aube. Tout le monde serait encore plongé dans la piscine du sommeil. Le point du jour, c'est le moment des fuyards, c'est l'instant entre tous où la route s'offre à vous, en accord avec l'univers entier, c'est la minute sublime où toute liberté est un acte naturel.

Le même de la route solaire sodium aurait eu droit à quelques heures de répit.

Il était au bout du rouleau, se disait-elle.

Il avait besoin de repos.

Lui aussi, il avait beaucoup tué ces derniers temps.

2

Plus tard, alors qu'elle reprenait l'autoroute transcanadienne vers l'ouest, elle se fit la remarque que l'adolescent possédait un sens pratique et des capacités d'adaptation qui la dépassaient largement et qui formaient un phénomène difficilement descriptible. Son intelligence abstraite, attirée naturellement vers les mathématiques, trouvait dans le monde réel une parfaite plate-forme d'expérimentation, d'essai, de test, pour ses équations à l'usage des hommes.

Il avait commencé par son propre collège.

Un collège est un ensemble de données statistiquement vérifiables.

Il les avait toutes vérifiées.

Le soleil naissant diffractait ses rayons dans la lunette arrière de la Cadillac Crossover SRX, formant des cristaux mobiles en suspension dans l'habitacle, le pare-brise miroitait comme la surface d'un lac, au-dessus d'eux le ciel était blanc-bleu diamant, l'autoroute formait une coulée vert-de-gris, quasiment rectiligne, une longue rayure qui allait se perdre à l'horizon, en un tracé net aux couleurs militaires, au milieu des grandes plaines de l'Ouest canadien, comme l'empreinte d'un engin de guerre laissé à l'endroit où l'homme aurait tout pacifié, y compris et surtout lui-même.

Était-elle une psychopathe, comme on qualifiait le jeune garçon? N'était-ce pas ce qu'affirmaient les journalistes et les experts, psychologues, sociologues et autres *profilers* qui décrivaient leurs deux courses parallèles comme des cas d'espèce? Ils ignoraient que leurs courses n'étaient plus parallèles, mais autonomes tout en étant soumises à des lois, des trajectoires, des adaptations, des existences et des destinées à la fois absolument différentes et conjointes. Ils ignoraient qu'elles n'en formaient plus qu'une seule. Tout comme les forces de police lancées à leur poursuite, ils ne pouvaient deviner que la femme qui n'avait pas de corps personnel et l'enfant dont l'âme était une forteresse constituaient un seul point mobile sur le diagramme, ils ignoraient qu'ils s'étaient rencontrés et qu'ils voyageaient désormais ensemble. Ils ignoraient qu'ils n'étaient plus qu'un seul et unique danger.

Ils ignoraient qu'un tel miracle fût possible en ce monde qu'ils croyaient leur.

She was not in their vision.

3

Lorsqu'il prit la décision de tuer, Novak Stormovic venait de fêter son quatorzième été sur la Terre, et sa septième année en Amérique. Il se

tenait entre deux mondes, il avait vécu une moitié de son existence dans chacun d'eux. Il était un être hybride et il avait compris depuis longtemps qu'il le resterait toute sa vie, au-delà du passage illusoire du temps.

Il appartenait aux deux mondes, mais en creux, en négatif, il n'était européen qu'ici, en Amérique du Nord, il n'était européen que parce qu'il avait quitté l'Europe ou, plus exactement, parce que l'Europe l'avait quitté.

Il n'était américain que par adoption, il faisait partie du flux migratoire constant qui avait fondé ce continent, il n'était américain que parce qu'il venait d'ailleurs.

Il ne venait pas de n'importe quel point de cet Ancien Monde qui avait accouché de celui dans lequel il vivait maintenant, il ne venait pas de n'importe où, ni n'importe quand, il venait de cette région historiquement centrale, autour de laquelle la destinée de toutes les nations du monde avait plusieurs fois pivoté, il venait de cette partie de l'Europe qui s'était à plusieurs reprises effondrée sur elle-même, tel un trou noir supermassif.

Il n'avait pas 3 ans lorsqu'il avait assisté au dernier effondrement en date. L'avion de l'Otan était passé à basse altitude au-dessus du village avant d'effectuer son demi-tour. L'onde de choc et le son du réacteur avaient fait violemment trembler les vitres de la maison.

L'homme des forces spéciales serbes avait regardé Miroslav Stormovic et sa famille avant de désigner sans prononcer un mot leurs bagages empilés au milieu de la pièce. En trotinant du mieux qu'il pouvait, Novak avait suivi sa mère, sa sœur et les autres femmes qui portaient les valises, tandis que son père ainsi que les oncles et beaux-frères, survivants des diverses guerres, se chargeaient des malles, des cartons et des sacs de sport.

Plus tard, alors qu'ils roulaient, entassés dans le véhicule militaire, en direction de Mitrovica, le sous-officier lui avait offert un sourire un peu triste qui s'était gravé dans sa mémoire comme le centre secret de toute la scène. Ce souvenir de la fuite devant les bombardements de l'Otan

et l'infiltration des groupes armés de l'UCK était resté profondément imprimé en lui, sans doute un des plus anciens que son cerveau eût conservés à peu près intacts. À l'horizon, des panaches de fumée cendreuse se vissaient dans un ciel azur sillonné de hautes lignes blanches à la course parfaitement rectiligne.

L'exil ne faisait que commencer. À la fin de l'hiver suivant, la famille déposait ses bagages en France, dans la banlieue de Paris, un quartier dominé par des Yougoslaves de toutes les anciennes républiques de la défunte Fédération. Le père de Novak, électromécanicien de formation militaire, avait travaillé des années auparavant sur plusieurs sites industriels de la région lyonnaise, ainsi qu'au port de Toulon. Il connaissait la langue et les us et coutumes locales, il trouverait un emploi, la famille pourrait s'adapter.

L'exil ne faisait que commencer. La France pouvait-elle être autre chose qu'une étape, une station de correspondance, un point de passage ? Un échangeur routier ?

Cette extrémité occidentale de l'Eurasie pointait droit vers le continent d'où étaient venus les bombardiers. Pourtant, c'est la direction que son père choisit de prendre, après quelques années sur le sol français, qu'il avait toujours présentées comme un calcul provisoire.

Il opta pour le Canada, qui n'avait pas participé aux opérations militaires contre la Serbie, les conditions d'immigration étaient plus souples qu'aux États-Unis, il existait une communauté yougoslave à Montréal, dans la province du Québec, on y parlait français, il trouverait un emploi, la famille pourrait s'adapter.

L'exil ne faisait que commencer.

Tout exil ne fait toujours que commencer.

Vers midi, elle s'arrêta pour faire le plein dans une station Petro-Canada. Elle venait de franchir la frontière entre la Saskatchewan et sa province

natale. Rivé à l'écran télé, le pompiste suivait les opérations que conduisait la compagnie BP, au large du golfe du Mexique, pour colmater la brèche qui, depuis trois mois, relâchait 60 000 gallons de brut par jour dans la mer des Caraïbes. Le ballet des machines sous-marines autour du pipeline brisé et du nuage jaunâtre expulsé sous haute pression n'avait cessé de rythmer son voyage, au fil des motels. CNN restait son seul contact avec la réalité humaine, la chaîne d'informations en continu en valait bien un autre, les immenses travaux offshore déployés pour venir à bout du désastre pétrolier condensaient le peu de sens encore disponible ici-bas. Il y avait eu un accident. Et on faisait tout pour le réparer.

Durant sa course, durant leur course, elle avait soigneusement évité de s'approcher de son lieu de naissance, elle se doutait que les routes y seraient particulièrement surveillées, mais elle savait aussi qu'après plusieurs semaines de comportement erratique parfaitement calculé, elle avait semé le trouble chez les statisticiens et les analystes de la police.

De toute façon, elle n'allait nulle part. Elle n'irait sûrement pas jusqu'à Calgary, et moins encore dans la petite ville où elle avait passé sa jeunesse, à la frontière de l'Alberta, des États-Unis et de la Colombie-Britannique.

Nulle part, c'était pourtant comme un endroit en creux, elle n'ignorait pas qu'au bout d'un certain temps, il serait plus ou moins déterminable par les ordinateurs et les psychologues de la police, le hasard n'existe pas. Il n'existe que des accidents. Et tout accident est formé d'un ensemble de phénomènes paramétrables, quoique par leur seul devenir.

Il y avait peut-être un moyen d'aller au-delà de ce nulle part, vers un lieu secret, un lieu sans repères, absent de la plupart des cartes, mais un lieu quand même, un lieu qui était un accident, un territoire protégé, circonscrit, et pourtant caché, quasiment invisible, un havre où ils pourraient se reposer et dormir plus d'une nuit d'affilée.

Elle connaissait quelqu'un. Un vieil ami de son père, l'homme qui écoutait Gary Numan. Elle ne l'avait pas vu depuis des années.

Il ne pouvait pas ne pas être au courant. Il ne pouvait pas ne pas avoir deviné.

Elle avait vécu durant des années chez lui.

Chez eux, en fait. Cet homme avait un ami, ils partageaient le même lieu de vie.

Avant de disparaître de la surface de ce monde, son père lui avait ordonné de ne faire confiance qu'à ces seuls hommes. Il répétait à Sharon qu'elle pourrait toujours compter sur eux, quelles que soient les circonstances. Son père avait disparu sans laisser de traces à la fin de la dernière année du siècle précédent, elle venait d'avoir 17 ans. Elle n'avait jamais rien su de plus.

Les deux hommes avaient appris, pour son accident. Ils avaient suivi l'enquête de près jusqu'à son misérable échec.

Depuis des jours elle pensait à eux, à l'Idaho, à la vaste propriété perdue dans les massifs des Rocheuses, à la frontière du Montana. Elle s'était sentie si peu en danger durant toutes ces semaines passées sur la route, toutes ces semaines passées à tuer, qu'elle n'avait pas songé à demander de l'aide : c'était les autres qui en avaient besoin, de toute urgence. Son corps et son double ne cessaient de composer le 911 sur tous les téléphones de la Terre. Ces hommes pouvaient néanmoins lui permettre de poursuivre le plan. Le plan de survie du corps truqué. Le plan de restauration du corps vérifiable.

Ils vivaient là où plus personne n'osait vivre. Ils vivaient là où plus personne n'oserait mourir.

C'est à peine différent d'un nulle-part.

C'est mieux encore.

C'est un sanctuaire.

Dans les toilettes de la station-service, elle croisa un type en chemise à carreaux et blue-jean élimé, un camionneur d'une cinquantaine d'années

qui lui prêta à peine attention, sous sa casquette Peterbilt vieille de quelques siècles, ses yeux étaient déjà fixés sur les milliers de kilomètres restant à parcourir.

Lorsqu'elle s'installa au volant, elle vit que le jeune Serbe s'était endormi, une barre Mars à moitié dévorée dans la main, la tempe calée contre la vitre. Le soleil était déjà haut, par le toit ouvrant elle le sentit frapper le sommet de sa tête, sans parvenir pourtant à la réchauffer, la vague de chaleur continentale insolait le béton, le métal, le plexiglas, l'air, tout était tiède, moite, parfois brûlant, le ciel d'un bleu pur paraissait devant le pare-brise, constellé de quelques flocons nuageux à peine consistants. Une lumière cristalline déposait son vernis vibrant de réfractions sur chaque objet du monde.

Le monde était beau, le monde était chaud, le monde était lumineux, le monde était son seul ami. Le monde pouvait être dangereux pour les êtres humains.

Elle seule pouvait être aussi froide.

L'autoroute s'étendait en une longue percée à la rectitude aussi abstraite que les vastes champs de céréales qui la cernaient à perte de vue. La seule verticalité perceptible provenait des silos à grains qui veillaient comme des tours de garde sur les précieuses graminées. Leurs reflets argentés dominaient de loin en loin l'or roux des plantations, la route quasiment déserte ne demandait qu'une attention réduite et un réglage optimal du *cruise-control*, ainsi que la bonne playlist sur le lecteur MP3 intégré au tableau de bord. Le système acoustique haut de gamme faisait étinceler chaque fréquence comme un reflet de soleil dans le pare-brise.

Elle opta pour une sélection aléatoire des musiques qu'écoutait son père, entre la fin des années 1970 et le milieu des années 1990, rien d'une aimantation nostalgique, aucune volonté de faire revivre un souvenir, une image, des impressions. Rien d'autre qu'une présence réelle, celle des ondes sonores sous la forme d'un fichier digital.

How does it feel? demandait New Order.

It feels very good. Very good, indeed, pensait-elle.
Son visage la regardait dans le rétroviseur.

6

Elle avait pénétré d'environ soixante kilomètres en territoire albertain, il était temps d'obliquer vers le sud. Il était temps de prendre la seule direction qui ne devait rien au hasard, tout du moins à ce qu'on croit tel. Elle rejoignit la route 501 par Lethbridge, compta deux sorties et brancha le scanner de police multifréquences.

Un bel engin, dernier cri, en provenance des USA, vendu très cher sous le manteau par une des réserves indiennes transfrontalières, un cadeau qu'elle s'était offert cette nuit-là, après avoir tué les deux occupants d'un Ford Expedition dans une ruelle de Toronto, deux night-clubbers bourrés de pognon qu'elle avait suivis une soirée entière avant de se laisser aborder. Dans le coffre de leur luxueux SUV, elle avait découvert des lots de marijuana et d'amphétamines qui accrédiétaient la thèse du règlement de comptes crapuleux. C'est dans ce coffre également qu'elle avait mis la main sur ce carton plein à ras bord de cartes magnétiques ou à puce intégrée, de toutes origines, de tous modèles, pour tous usages.

Pour son premier double homicide, elle n'avait pas manqué d'intuition calculée et d'intelligence improvisée.

C'est morts que les humains se révélaient les plus utiles.

La traversée de la frontière et la jonction avec l'Interstate 15 furent signalées dans son nerf optique par la forme rectangulaire d'un panneau routier.

L'ordinateur du scanner passait en revue toutes les fréquences disponibles et actives, les voix aux sonorités métalliques se succédaient dans un flot ininterrompu sur fond de brouillard bruitiste à ondes courtes. Il était temps de se heurter à la frontière américaine.

Il était temps de passer le test.

Le petit poste de douane était constitué de deux guérites situées de part et d'autre d'un élargissement de la route en deux voies d'accès.

Il n'y avait personne sur la file de droite où le feu venait de passer au vert, un camion Dodge Sprinter attendait sur celle de gauche.

Ce poste-frontière n'était pas encore doté des derniers systèmes de détection que le Home Department américain avait fait installer sur les principales portes d'entrées de son territoire. Il restait quelques trous dans le mur. Leur nombre se restreignait de jour en jour. Cela devenait de plus en plus compliqué, surtout pour deux fugitifs transportant plusieurs armes à feu.

C'était compliqué, donc c'était la solution la plus sûre. C'était difficile, donc cela devait être tenté. C'était presque impossible donc il s'agissait de l'unique possibilité.

Avant qu'ils ne découvrent l'homme du bungalow 24, ils continueraient de les chercher dans la zone de ses derniers meurtres, aux environs de Winnipeg, Manitoba. Elle avait erré de l'Alberta jusqu'au Québec, puis dans le Nord canadien, jusqu'aux abords de la baie James et de la baie de Hudson, avant de parcourir un tout autre chemin, en sens inverse, elle ne s'était jamais approchée de la frontière, sinon pour son escapade dans le Sud de l'Ontario. Ils la chercheraient partout sauf dans ce qui ressemblait le plus à un piège. Ils n'avaient pas assez d'imagination pour imaginer le pire. *She was not in their vision.*

Ils. Tous les flics du Canada, polices provinciales, GRC, SCRC, tous. Plus déjà sans doute nombre de leurs collègues en activité au sud de la frontière, là où justement elle se dirigeait, dix assassinats à son actif, sans compter les chiffres encore plus impressionnants atteints en une seule fois par son compagnon de voyage.

Mais ils passeraient. Elle en était sereinement convaincue. Ils passeraient, comme ils avaient déjà franchi deux barrages routiers, ils passeraient

parce qu'en fait ils n'étaient pas vraiment là, ils étaient des identités factices, et ils s'en emparaient en un pur acte de prédation, ils les digéraient, les incorporaient en quelques heures, voire quelques minutes.

Un phénomène étrange était apparu après l'accident initial, et il ne cessait de s'accroître depuis qu'elle avait entrepris sa longue course à travers l'humanité.

Sa morphologie s'adaptait à ses identités de rechange. Il ne s'agissait pas d'un processus de mimétisme biologique mais d'un événement psychologique interne qui affectait la perception que les autres avaient d'elle.

Cela n'avait rien à voir avec une accumulation de détails, même significatifs, cela ne nécessitait aucun calcul, aucune préparation particulière, aucun déguisement, aucun artifice.

C'était elle, l'artifice.

8

L'agent des Custom Borders observait tour à tour son visage, la photo imprimée sur le permis de conduire et le passeport canadien de Jane Allison Royce, son œil de fonctionnaire inquisiteur semblait chercher une réponse à une question incongrue.

Sharon se contenta d'orienter un peu la tête dans la lumière en provenance du pare-brise, ses cheveux se déplacèrent le long de ses méplats, son expression se modifia sans même qu'elle ait à jouer un rôle conscient, elle savait que son regard, sa bouche, ses gestes, sa posture, son maintien, concouraient à visser la certitude dans le crâne du douanier comme une bonne munition de 9 millimètres.

L'homme se contenta d'observer Novak qui s'éveillait.

– C'est mon neveu, je le reconduis chez ses parents, voici leur autorisation parentale.

Elle tendit le document avec le passeport à puce électronique. Son comportement épousait d'instinct celui d'une petite fonctionnaire fédérale

ontarienne, ce n'était pas physique, corporel, identifiable, comme tout ce qu'elle était, c'était de l'ordre du simulacre, *être visible sans être*, c'était une forme de manipulation psychique poussée à son degré extrême. Le passeport identifiait le même comme William Deschamps, originaire du Québec, résidant à Denver, Colorado. De simples faux, comme elle-même.

9

Le soleil commençait sa plongée sur l'horizon lorsqu'elle reprit la direction de l'ouest. À Vaughn, elle quitta l'Interstate 15 et s'engagea sur la route 200 par l'échangeur du Veterans National Highway afin de rouler droit vers les premières hauteurs de l'État, en direction de la ville de Missoula. Ils étaient passés. Avec les armes dans leurs coffrets de métal et de composite, au fond des compartiments logés sous les sièges avant. Le douanier américain avait posé quelques questions d'usage, avait fait le tour du véhicule, avait demandé à inspecter le contenu du hayon, n'avait ouvert aucune des valises, puis leur avait fait signe d'y aller.

Ils recherchaient un homme ou une femme seule et un enfant en fuite, pas les deux ensemble, encore moins noués par des relations familiales. Une fois de plus, les nombres étaient de leur côté. Le monde était son seul ami.

Les grandes plaines du Montana forment la continuité géologique de celles de l'Alberta voisin, les paysages de l'État américain et de la province canadienne sont structurés selon le même plan naturel. Vastes prairies dans la partie orientale et centrale, contreforts et premiers sommets des Rocheuses dans la partie occidentale.

Ici aussi les routes se déroulent en interminables rubans anthracite jusqu'au-delà de l'horizon. Ici aussi les routes se déplient en surface comme de longs codex surgis du plus profond de la terre. Ici aussi les routes semblent faites pour camoufler un secret.

LE NOM SANS CORPS

Elle ne s'arrêta qu'à la nuit tombée, elle avait bien roulé, elle avait atteint les Rocheuses, elle se trouvait à quelques kilomètres de la ville de Lincoln. Le motel surgit des ténèbres au détour d'un virage, ses lumières jaunes et rouges créaient une petite aurore artificielle sur le bord de la route, elle ralentit, actionna son clignotant, prit la voie d'accès puis se gara devant le bâtiment central. Elle jeta un coup d'œil à Novak Stormovic qui lui rendit un regard froid, neutre, détaché de tout, comme à son habitude. Rien d'ostentatoire. Rien que la nature profonde de son être. Rien que ce que la survie et l'évolution avaient fait de lui. Rien d'autre que la vérité. Elle se demanda si elle allait encore devoir tuer cette nuit.

Chapitre 3

1

Le soir du 30 juin précédent, elle était parvenue dans des conditions similaires en banlieue de Montréal, province du Québec, dans une ville nommée Dorval, où se trouve l'aéroport international.

La radio donnait des nouvelles du monde.

Le désastre pétrolier du golfe du Mexique atteignait une ampleur inédite, une rencontre avec Alex, le premier ouragan de la saison, avait interrompu les opérations en cours, les hydrocarbures noircissaient une zone maritime aussi grande que l'État du Maryland, on parlait de 1,6 million de gallons flottant en surface ou disséminés par les dissolvants. Elle se demanda un instant s'il s'agissait de chiffres rassurants.

Cela aurait été dommage.

Elle décida d'élire domicile dans un des hôtels de la zone aéroportuaire. Elle se fondrait dans la masse mobile des voyageurs en transit, des touristes, des hommes d'affaires, des équipages. Elle serait vue des milliers de fois, mais elle ne serait vue par personne. Elle avait déjà pris conscience de l'étrange brouillage sensoriel qu'émettait sa personnalité, aux commandes de ce corps-simulacre, tel un halo invisible.

Elle s'installa dans cette zone frontière tout juste humanisée – urbanisme déviant dédié au ciel et à ses cités volantes – sans le moindre plan, sans aucun préjugé, prête à tout pour survivre et évoluer, prête à tout pour que le corps-simulacre continue d'exister par son double, dans les miroirs.

Elle sut d'instinct trouver le centre-ville de Montréal et son quartier chaud, soit la rue Sainte-Catherine et toutes les artères perpendiculaires, jusqu'au Village gai, aux alentours d'Amherst.

Sur la route qui l'avait conduite jusqu'à la métropole québécoise, elle avait écouté la radio en français, langue qu'elle maîtrisait assez pour pouvoir

s'adapter à la province majoritairement francophone. Quand la Coupe du monde ou la catastrophe du golfe du Mexique ne monopolisaient pas les ondes, on parlait de la mise en liberté d'un couple de producteurs de télévision accusés d'actes pédophiles sur la fille d'un membre de leur entourage, le Procureur de la Couronne avait finalement retenu une charge d'attouchements sexuels, ce qui avait valu au couple incriminé une peine symbolique et une libération provisoire sous caution. Dans le même temps, un habitant du Plateau Mont-Royal entamait une procédure judiciaire pour obtenir le droit de se marier avec son animal domestique, un berger allemand modifié génétiquement avec quelques séquences d'ADN d'origine humaine. Un élève d'une école secondaire avait commis un massacre le dernier jour de classe et était en fuite depuis une semaine, armé de plusieurs pistolets-mitrailleurs russes. Un groupe féministe se prononçait en faveur de l'instauration de la charia pour les musulmans vivant dans la province, un autre demandait le vote d'une loi spéciale autorisant l'euthanasie des nouveau-nés n'ayant pu être avortés à temps. Une manifestation rituelle d'adeptes de l'*objectum-sexualité*, ou objectophilie, s'était déroulée sur le mont Royal, durant laquelle des dizaines d'adeptes s'étaient mariés avec la montagne, sa croix, certains buildings visibles depuis l'observatoire, voire avec la ville entière. Un attentat avait visé les stocks gouvernementaux de vaccins contre la grippe H1N1, Guy Laliberté envisageait un autre voyage dans l'espace, probablement avec son nez de clown.

Sur la playlist paternelle, The Sisters of Mercy attaquaient « Dominion », elle se demanda un instant, son sourire gelé dans le rétroviseur, si elle ne vivait pas dans un roman de science-fiction.

Pas de plan, sinon celui que le corps qui n'existait pas finirait par exiger. Aucune cible préétablie par le cerveau-nom, pas la moindre liste, aucune

photo ou vidéo de repérage, pas d'investigation préliminaire, rien qui permette aux *profilers* de la police de comprendre ses motifs, ses buts, ses modes opératoires, son comportement.

Il suffisait de laisser le corps-simulacre se mettre en chasse. Se mettre en chasse d'êtres humains. Se mettre en chasse de vérité.

La vérité est la plus terrible des victimes. Celle dont vous ignoriez la présence au fond de vous. Celle qui fait de vous un homme libre, ou un homme mort.

Elle avait constaté depuis un certain temps que les hommes qui se disaient libres mouraient très vite entre ses mains, la vérité les engloutissait sans tarder, les hommes qui se prétendaient vrais perdaient tout aussi vite la première de leurs libertés, la mort semblait apprécier leur authenticité.

La rue Sainte-Catherine était saturée d'une foule multiethnique, multicolore, multi-divertie. Tout scintillait, même le béton, tout clignotait, même le ciel, tout était lumineux, même les êtres humains.

Sharon Silver Sinclair, ce nom sans corps, parcourait la masse des corps sans nom comme un flux de neutrinos transperce la matière. Elle n'y laissait aucune trace mémorielle, ni physique. Elle était partie intégrante de la ville, un coin de rue frappé des reflets d'une enseigne lumineuse, un flux de rayons éblouissant les pare-brises des automobiles ou le latex noir d'une pute tapinant au coin de Saint-Laurent, les vitrines translucides des bars de nuit et des fast-foods où les silhouettes des passants se confondaient avec celles des consommateurs installés à l'intérieur.

Elle était un reflet, elle aussi.

Ne restait plus qu'à trouver le miroir.

3

Pour traquer la vérité, pour chasser les abîmes oubliés par ceux qui les portent, pour trouver les miroirs adéquats, le corps-simulacre n'a besoin de rien.

Il est l'artifice, le stratagème, il est le piège.

Il est ce vers quoi se dirigent ceux qui sont attirés comme les insectes par la lumière.

Son corps est anonyme, presque invisible, ombre d'urbanisme mobile, surface réfléchissante et réfraction en autant d'apparitions possibles, mais il suffit que le cerveau-nom décide de l'animer en elle et le miracle inverse se produit : soudainement elle sera vue, on la percevra, on distinguera son corps au milieu des autres, mieux encore, une sélection naturelle s'opérera, elle ne sera vue que par ceux dont le corps qui n'existe pas a besoin, elle ne sera vue que de ceux qui ont besoin de ce corps.

Il est deux heures du matin, au coin de Saint-Laurent et de Sainte-Catherine, le nexus stratégique du quartier chaud, elle l'a compris dès sa première dérive nocturne.

Il est deux heures du matin, passées de quelques minutes. La nuit brille de tous ses feux. Les feux brillent de toute leur nuit.

Elle est assise sur la banquette d'un grand bar situé à l'angle nord-est du carrefour. Elle sirote un milk-shake caféiné aux parfums exotiques. Les vastes baies vitrées sont animées de vibrations polychromes en provenance des night-clubs et des cabarets à danseuses.

Il est deux heures et quart très exactement, et elle n'attend même pas.

Elle n'a pas à attendre. Elle a juste à être.

À être ce corps qui n'existe pas mais qui demande à être vu.

Elle a juste à être le nom qui lui donne vie.

Ce sont eux.

Ce couple.

Elle les a vus la veille.

Oui, ce sont eux.

Ce soir, ils la voient.

4

C'est pour cela qu'ils vont mourir ce soir, pense-t-elle en pénétrant à leur suite dans ce petit meublé, à la décoration simple et fonctionnelle, donnant sur la rue Saint-Hubert, près du métro Berri-UQAM.

Ils l'ont vu. Ils ont eu besoin de son corps. Ils l'ont désiré. Ce corps a désormais besoin d'eux pour exister, pour désirer.

Ce corps est infiniment disponible.

Il est prêt à tout donner. Il est prêt à tout partager. Il est prêt à tout sacrifier.

Elle ne ressent aucune émotion particulière, sinon cette constante curiosité scientifique à l'égard du mystère de la vérité contenue dans chaque être humain, cette ombre cachée qui ne devient lumière que lorsqu'on lui fait face.

Elle seule peut être aussi froide.

La nuit d'avant, elle avait vu ce couple de riches quadragénaires en costumes fétichistes embarquer une jeunette d'à peine 18 ans dans une belle Lexus. Ils avaient pris la direction de l'est, au-delà du pont Jacques-Cartier.

Elle ne captait aucune onde maléfique, rien de pervers, pas de pathologie criminelle, ils étaient atrocement normaux, ils prenaient du bon temps.

Elle se devait d'extraire leur vérité et de la leur montrer.

5

Alors elle s'exécute, avec sa méticulosité chirurgicale. Un bon enseignement nécessite une méthodologie implacable. Toute pédagogie doit imprimer durablement ses leçons dans le cerveau. Toute connaissance de soi est une épreuve qu'il faut impérativement réussir.

Elle les a ligotés sur deux chaises de cuisine, attachées dos à dos. Ils ne se voient pas. Ils la voient, mais ils ne se voient pas, ils sont seuls, même à quelques centimètres l'un de l'autre, il faut être seul pour affronter la vérité, surtout si l'on est plusieurs.

Rien de ce qu'elle fait n'est superflu. Tout a une fonction précise, tout est absolument logique, tout est déterminé. La reconstitution du corps-miroir demande des manœuvres d'une grande délicatesse et d'une précision sans faille, analogues à la mise au point d'un moteur de voiture de course.

Dès son premier assassinat elle s'était rendu compte, stupéfaite, de la facilité avec laquelle la volonté d'un être humain pouvait être anéantie. Dans le même temps, elle avait constaté que c'est de cet anéantissement que surgissait la vérité.

La femme l'avait suppliée avant que Sharon lui enfonce un chiffon imbibé d'alcool à brûler dans la bouche, solidement maintenu avec une des lanières en cuir de son costume fétichiste au rabais. L'homme avait essayé la méthode rationnelle, la loi, sa famille, son futur, la fuite, la police, la prison, la responsabilité, la culpabilité, on-peut-sûrement-vous-aider, elle connaissait par cœur, elle le bâillonna avec du ruban adhésif.

Il y avait une petite chaîne hi-fi Panasonic sur un meuble sans style où s'alignaient quelques dizaines de CD bas de gamme. De la variété locale, du hip-hop, des chanteurs/chanteuses d'origine française, des machins sortis de la *Star Académie*, quelques compilations de techno, pas un seul bon disque de rock, d'électro, de jazz, de musique classique, pas même une compilation de Bryan Adams ou les valse de Strauss par André Rieu, rien que la soupe quotidienne déversée par la bande FM, rien que le néant vulgaire, limbique, informe, de la culture populaire internationale, le vide entre les électrons des ondes radio était plus consistant.

Mais c'était leur vérité.

Elle plaça donc un disque au hasard dans le lecteur. Ça chantait français, pas très bien. Les paroles étaient insipides, la musique : une petite daube

très comme il faut, très tendance, avec la touche de rébellion-contre-l'ordre-social qui s'imposait, tout à fait à l'image de leur vérité.

– Comment faites-vous pour écouter une merde pareille ? leur demanda-t-elle, le plus sérieusement du monde, en armant son pistolet automatique. C'était un authentique mystère.

Durant les préliminaires, elle s'était longuement tenue debout devant eux, en slip et soutien-gorge noirs et violets, elle avait gardé ses chaussures, comme toujours, et elle avait longtemps observé le grand miroir accroché derrière le lit. La chambre, vaguement recouverte de tentures rouges, était pourvue de quelques chandeliers à flamme artificielle disposés sur des tables basses en imitation acajou, le lit était orné d'un baldaquin de fortune d'où tombaient de longs voiles sombres qui se confondaient avec les draps de satin noir.

Le contrôle de tout être humain passe par une série d'étapes obligées. La première consiste à mettre la personne à nu, au sens propre.

Sharon la connaît fort bien, cette règle, c'est pour cette raison qu'elle en use, en l'inversant. C'est pour cette raison qu'elle s'est dénudée et les a laissés s'habiller de ces panoplies fétichistes qui leur procurent une sensation de pouvoir, de maîtrise, de puissance, même si pour eux ce n'est qu'un jeu, un divertissement, une obsession sexuelle du samedi soir.

C'est précisément ce que la vérité a pour objet de détourner, de dévier, d'invertir. D'éclairer.

La vérité se trouvait dans son sac de sport, elle s'en était emparée d'un geste très naturel comme pour y prendre un simple objet, ce qu'elle avait fait, sauf que ce n'était pas un godemiché.

Cela avait la même forme oblongue, mais son authentique nature apparaissait nette, dès le premier instant.

Sans avoir jamais eu d'arme à feu braquée sur lui, le cerveau la reconnaît comme si son image était gravée dans ses circonvolutions dès la naissance, il sait de quoi il s'agit, son usage et son fonctionnement, et il comprend à quoi il fait face.

– Pourquoi vous vêtir de façon aussi ridicule ? leur lance-t-elle. Vous l'avez habillée comment, la petite étudiante d'hier soir ? Vous aimez votre Lexus ? Pourquoi ce modèle en particulier ? Pourquoi fréquentez-vous toujours le même quartier ? Vous êtes-vous découvert un nouveau mode de vie ? En quoi vous intéresse-t-il ? Vous ne trouvez pas cet appartement plutôt minable ? Vous n'avez pas les moyens de vous offrir mieux que des meublés en sous-location ? Avez-vous déjà vu une aurore boréale ? Avez-vous déjà vu un cadavre ? Savez-vous combien d'atomes contient l'univers ? Auriez-vous voté pour Obama ? Possédez-vous un écran plasma ou LCD ? Croyez-vous en Dieu ? ou bien en d'autres divinités ? Connaissez-vous le nombre de cellules du cerveau humain ? Que pensez-vous du désastre pétrolier dans le golfe du Mexique ? Avez-vous vu le dernier Quentin Tarantino ? Peut-être appréciez-vous son cinéma ? Vous aimez Stanley Kubrick ? Coppola ? Fritz Lang ? Visconti ? Vous avez des auteurs de prédilection, je veux dire des écrivains ? Peut-être ne lisez-vous pas ? La mort vous fait-elle peur ?

La vérité pose des questions, c'est son rôle, mais elle n'attend aucune réponse, puisqu'elle les contient toutes.

C'est la raison pour laquelle Sharon n'a nul besoin d'entendre leurs voix, ils essaieraient d'attirer l'attention par des cris, ou se mettraient à pleurer, plusieurs de ses précédents interlocuteurs n'avaient pu s'en empêcher.

Elle capte son reflet dans le miroir. Le corps-miroir, le seul corps qu'elle possède en propre, le seul qui soit vrai, commence à se structurer dans la glace. Bientôt il se mettra à vivre.

La femme s'est mise à sangloter. A-t-elle compris que le corps-miroir ne demande qu'à exister, c'est-à-dire à révéler la vérité à ceux qui ignorent qu'ils la portent en eux ?

La femme pleure et tente de lui parler à travers le bâillon, provoquant une déglutition d'alcool à brûler qui la fait s'étrangler dans une séquence

de gargouillis aux étranges reliefs sonores. L'homme force vainement sur ses liens, le désespoir prend des millions de formes différentes, sans doute une par individu.

– Je vous ai posé une question. Que pensez-vous du désastre dans le Golfe ?

La femme bafouille quelques borborygmes, en essayant de contrôler ses tremblements convulsifs. Sharon capte quelques mots essentiels. Faute. BP. Écologie. Catastrophe.

Elle soupire, lève les yeux au ciel et agite doucement le Sig-Sauer.

– Vous êtes à côté de la plaque, vous devriez regarder plus souvent CNN. Vous ne comprenez pas que cette fuite de pétrole est la plus grande chance de l'Amérique. Vous ne comprenez pas le sens de cet accident majeur. J'ai peur que vous ne compreniez rien à votre propre existence. Les pleurs étouffés par le chiffon imbibé d'alcool à brûler reprennent.

– Pourquoi ne gardez-vous pas votre calme ? La peur ne vous apprend rien, vous savez ? Il n'y a aucune surprise, vous verrez. Vous croyez à l'Enfer ?

La vérité pose les questions. Elle est la Question.

Elle contient toutes les réponses. Elle est la Réponse.

Sous la menace de l'arme, elle avait demandé à la femme d'attacher son compagnon avec les cordages de marine et leurs solides chevilles d'acier, puis s'était occupée d'elle, avant d'assurer les entraves de l'homme avec les menottes militaires en composite.

À Toronto aussi, les deux hommes dans leur Cadillac avaient compris la nature du corps-miroir.

Seul le mode opératoire avait été différent.

Elle avait utilisé jusqu'au bout ses compétences de spécialiste. Elle s'était servie de son couteau de plongée, avec sa lame en céramique, pour les égorger très proprement, selon un tracé à la précision chirurgicale. L'arme blanche avait ses avantages, cela dépendait des situations, cela dépendait des besoins de ce corps, cela dépendait surtout d'eux.

Ce soir, le Sig-Sauer paraît plus adapté, elle ne sait pourquoi, seul le corps-miroir pourrait le dire, c'est d'ailleurs ce qu'il va faire.

7

À travers le chiffon et les vapeurs d'alcool à brûler, la femme semble pousser un long gémissement entrecoupé de plaintes – non, non, non, pourquoi faites-vous ça, non, non, non – cela n'a aucun sens.

Il faut qu'elle lui explique. Cette femme doit comprendre, elle peut comprendre, on dirait même qu'elle le veut.

– Vous avez un corps. Et vous avez voulu le mien. Le mien veut les vôtres. C'est une simple transaction, vous voyez ? Et je vous assure qu'elle sera exécutée en toute sécurité, arrêtez de vous en soucier.

C'est vrai, ferait-elle tout ce cinéma devant son conseiller financier ?

Sharon lui envoie un sourire rassurant, le silencieux du Sig-Sauer s'est collé contre le front en sueur de la femme, dont les yeux ne se détachent pas de l'arme, ils louchent, hagards, sur le tube noir, elle ne profère plus qu'un son bizarre, très doux, très long, frémissant comme une mélodie monodique aux subtiles variations tonales. Serait-ce une prière ?

Non, cette femme ne saurait pas réciter le moindre verset, ce n'est pas non plus une des chansons qu'elle écoute sur la chaîne hi-fi, cela ne ressemble à rien de connu, ce doit être l'expression la plus intime de sa vérité, il était temps.

– C'est très réussi comme improvisation, lui dit-elle, sincère.

La femme semble en mesure de s'approcher de la beauté, ce qui est déjà beaucoup.

Lorsque la balle de 9 millimètres est éjectée du Sig-Sauer à une vitesse d'environ six cents mètres seconde, elle propulse une petite sphère d'air très brutalement comprimé, cette sphère se dilate dès l'impact, produit un éclatement localisé sur les zones organiques rencontrées et provoque une commotion cérébrale instantanée, voire un traumatisme encéphalique

sérieux, Sharon en connaît tous les paramètres cliniques. À cette distance, bout touchant, la munition d'acier traverse la structure osseuse du crâne d'un trait, dans un jet de poudre et de feu, sans rencontrer de résistance, elle dévient un peu, zigzaguera sur quelques millimètres à l'intérieur de la matière cervicale puis ressortira, légèrement déformée mais toujours avec une grande vitesse, de l'autre côté de la tête.

Sharon vient d'appuyer sur la détente.

C'est le moment où la vérité se teste elle-même.

La balle a suivi sa trajectoire destructrice dans la boîte crânienne de la femme avant d'en ressortir comme prévu déformée par l'impact, au niveau de l'occiput, avec une vitesse suffisante pour pénétrer dans le cou de l'homme, y briser une ou deux vertèbres et se loger dans le larynx.

La femme est morte sur le coup, l'homme est en train d'agoniser dans de frénétiques projections de sang et des signes évidents d'asphyxie.

Ce n'est pas logique.

Ce n'est pas cohérent.

Ce n'est pas juste.

Il s'est révélé plus résistant, il aurait peut-être osé regarder sa vérité au fond des yeux, peut-être aurait-il entendu les questions, il n'aurait certes pas été plus capable d'y répondre de façon audible, mais peut-être aurait-il changé ?

Si son corps doit être dépossédé de sa vie, s'il doit livrer un peu de son être au corps-miroir, cela doit être exécuté de façon rigoureuse, précise, scientifique. Il s'agit d'une expérience, il s'agit d'une recherche, il s'agit d'une forme de connaissance.

La seconde balle de 9 millimètres traverse donc le front l'homme pour venir fracasser la nuque de la femme, dont le haut du corps bascule vers l'avant.

Comme lors du premier sacrifice, du sang a été projeté en légers nuages pointillistes rose violacé, de minuscules gouttelettes ont aspergé ses bras, ses épaules, son buste, il lui faudra prendre une douche.

MAURICE DANTEC

Son corps prend chair dans le miroir.

Sa forme prend un sens, enfin.

Ils sont devenus ce qu'ils étaient. Elle devient ce qu'elle est.

Chapitre 4

1

Elle traversa la ville de Lincoln très tôt le matin avant de poursuivre sur la 200, en direction de Missoula. La route reprit son interminable mouvement serpenteur. Rien de spécial ne s'était produit au motel durant la nuit. Elle avait suivi les opérations sous-marines de BP. Jour 87, disait l'écran. OIL DISASTER. Douze subdivisions montraient diverses vues du pipeline endommagé et du nouveau *Blow out preventer* en train de juguler le jet continu d'hydrocarbures à haute pression. L'image de cette violente turbulence jaune brun expulsée vers la surface, répétée *ad nauseam* depuis des semaines dans une fenêtre de l'écran, faisait place au calme minéral des machines, dans une eau redevenue bleu cristal. On aurait dit le film d'une mission extraterrestre, d'un alunissage lointain, ballet robotique à 1 500 mètres de fond, c'était probablement la dernière forme de beauté en ce monde.

Elle avait rêvé du néant blanc habituel, juste quelques séquences d'une froideur clinique, un océan de gel dans lequel elle était immergée depuis des millénaires. Elle était un corps étranger à cette planète de glace, sauf qu'il n'était plus le sien, qu'il était dans le même temps étranger à lui-même, qu'il était devenu ce monde hyper-arctique, à l'extérieur de ce qui n'était plus une identité, mais son reflet, à peine un nom, toute juste un nombre. Le paradoxe n'était qu'apparent. Il désignait très clairement l'être qu'elle était devenue, il illuminait la disjonction terminale qu'avait provoquée l'accident, et l'étrange synthèse qui en avait surgi.

Les montagnes firent rapidement leur apparition dans la lumière de l'aurore, barrant l'horizon de leur ombre bleu outremer, l'indigo électrique du jour naissant allait s'y fondre, comme attiré par leur masse, leur densité, leur fantomatique présence.

Novak Stormovic lisait un des livres de poche qu'il avait entassés avec ses armes dans son sac de sport. Faute d'espace, leur nombre était limité à une dizaine d'ouvrages, aussi passait-il son temps à les lire et à les relire, dans un désordre subtilement calculé.

Il attaquait pour la énième fois un exemplaire écorné du *Meilleur des mondes*, une édition française qu'il tenait de son père.

Cela avait créé une première possibilité de communication, d'échange, de connivence. Sharon se disait que c'était son père qui lui avait inculqué le goût de la lecture, dès son plus jeune âge. Elle se souvenait de ce qu'il affirmait à ce sujet : un livre est un Acte. Il modifie celui qui l'écrit comme celui le lit.

En regardant le jeune tueur serbe puis son propre visage dans le rétroviseur, elle se fit la remarque que les livres n'étaient pas les garants d'une adaptation sociale réussie.

Lorsqu'elle s'arrêta dans une station Texaco, le garçon ne bougea pas, n'émit aucun son, ne laissa filtrer aucune expression sur son visage, qui resta baissé vers les pages jaunies du livre qui ressemblait de plus en plus au monde dans lequel il était forcé de vivre et de s'adapter.

Tout comme elle.

Un titre de Snow Patrol, « You're All I Have », surgit tel un courant d'air froid et vivifiant de l'indistincte masse radio FM que le scanner balayait stochastique, il se posa entre eux, atterrissage d'hiver sur lac gelé, présence sonore qui tenait une promesse de rencontre possible, ce qui lui sembla rien moins que miraculeux en cet instant : *You're a cinematic razor sharp / A welcomed narrow thru the heart / Under your skin feels like home / Electric shocks on aching bones / Just gimme a chance to hold on / It's so clear now that your are all that I have / I have no fear cause you are all that I have /*

C'est dans une station identique, perdue au milieu d'un paysage aux frappantes analogies, de l'autre côté de la frontière canadienne, qu'elle avait tué son premier homme.

Elle avait quitté le domicile maternel où sa convalescence l'avait stabilisée après l'accident et l'hospitalisation qui avait suivi. C'est la catastrophe survenue en plein golfe du Mexique qui avait fait office de déclencheur. Elle s'était levée un matin, avait constaté que ses bagages étaient prêts au pied de son lit. Les clés de la Cadillac se trouvaient en évidence sur un oreiller, les images de CNN montraient depuis des jours un jet ascensionnel continu de pétrole. Elle avait pris la route en tournant le dos au soleil, elle devinait qu'elle se dirigeait vers la nuit la plus obscure.

Elle avait erré vingt-quatre heures dans les environs immédiats puis avait emprunté d'un coup la route de l'est, en direction des grandes plaines centrales.

Elle roulait dans la vaste platitude abstraite comme sur une carte, la carte de son propre corps, la carte de ce qu'elle n'était plus.

Elle ignorait la raison de son geste mais elle avait emporté une des armes à feu que son père lui avait léguées avant de disparaître, avec deux chargeurs et plusieurs boîtes de munitions. Ou plutôt, elle avait cru la connaître, en se disant qu'armée, elle serait en sécurité, qu'aucun autre accident ne surviendrait. Elle s'était souvenue d'une brève conversation entre son paternel et celui qu'elle appelait alors « l'Homme du Vietnam », cet homme qui venait de l'Idaho. Ils avaient fait allusion aux armes en leur possession, elles étaient propres, jamais utilisées, non répertoriées, à l'usage exclusif des black programs, elles n'existaient même pas.

Des années plus tard, alors qu'elle emportait le Sig-Sauer, elle s'était fait la remarque qu'elle non plus n'existait pas.

Elle n'était plus vraiment répertoriée dans le catalogue humain.

Et son usage exclusif restait à trouver.

Il était plus d'une heure du matin lorsqu'elle s'arrêta dans cette station Esso plantée à l'entrée d'une bourgade déserte, endormie dans son ennui nocturne. Elle ne savait trop où elle se trouvait, s'en foutait, désirait simplement suivre la route où qu'elle mène, elle était en train de comprendre que quelque chose changeait en elle, la modifiant en profondeur, avec l'intensité d'une catastrophe.

Cette catastrophe qu'elle attendait depuis si longtemps. Cette catastrophe qui allait lui permettre de survivre à l'accident.

La station Esso était un self-service, avec paiement par carte de crédit, carte de débit ou au comptant à la caisse. C'est son corps, ce qu'il en restait, ce fantôme, qui donna l'ordre à sa conscience : Ne pas utiliser les cartes. Payer cash. Alors qu'elle reposait le pistolet de la pompe dans son encoche et qu'elle s'apprêtait à traverser le parking, son corps-qui-n'existait-pas émit un nouveau commandement, irrésistible : Prendre l'arme. La garder toujours sur soi. Ne jamais la quitter.

Elle avait fait le plein, ne restait qu'à payer.

Ne restait qu'à traverser le parking.

Ne restait qu'à franchir le point de non-retour.

Cette ligne était un homme.

Cet homme qui la regardait depuis l'intérieur de la cafétéria/épicerie.

Cet homme qui la voyait.

Cet homme à qui elle allait remettre les billets de 20 dollars.

Cet homme vers lequel elle marchait comme sur un tapis de mousse floconneuse, dans une miroitante lumière argentée, sous un ciel rayé d'une pluie de mercure, alors qu'elle n'était plus qu'un corps étranger dans un monde de glace devenu son exo-organisme. Elle avait toujours su que le rêve était un signal, un sismographe à l'écoute de ce qui restait de son corps détruit, c'est-à-dire de ce simulacre qui ne prenait vie que sous la forme de son inversion spéculaire. Le nom, ce qui restait d'elle, ce code absolument monosémique,

le nom était la boîte noire branchée sur le cockpit de ce qui subsistait de son identité, ce nom condensait le potentiel de ce cerveau devenu machine de calcul, processeur de vie, mémoire digitale des accidents.

Elle entra dans un nuage de poudre métallique alors qu'elle franchissait la porte vitrée.

Sharon Sinclair est sur la route.

Sharon Sinclair roule vers nulle part.

Sharon Sinclair a un corps.

Sharon Sinclair, se dit-elle, mon nom est devenu quelqu'un.

Elle sort de son rêve, son rêve de cendre glacée, son rêve froid comme la planète arctique, ce rêve où elle se dirige vers la caisse de la station Esso, devant les petits yeux de fouine du jeune employé de nuit qui la détaille ostensiblement.

Il la voit. Il voit son corps. Il ne sait pas qu'elle n'est qu'un nom. Il ne sait pas que ce qu'il voit n'est pas la vérité. Il ne sait pas que la vérité, pourtant, c'est elle.

Elles.

Elle et l'arme qu'elle pointe vers sa tête avec une douceur féminine. Elles ne font qu'un, un seul corps, une seule entité, une seule identité.

Mais l'arme n'est qu'un instrument, au mieux une prothèse, une extension quasi organique de la complexe machinerie qu'elle habite comme une locataire de passage. La vérité c'est le corps. La vérité c'est le corps qui tient l'arme. La vérité c'est le corps qui appuie sur la détente. La vérité c'est le corps qui se met à exister.

Elle posa les billets sur le comptoir.

– Pompe 4 ? lui demande le caissier en ouvrant un sourire qu'il veut probablement aimable.

– Pompe 4, répond-elle. 57 dollars, 57 cents.

La somme exacte, déposée entre eux. Elle aime ce genre de faux hasard, elle aime le dédoublement du nombre, elle a aimé jouer avec la rotation contrôlée des chiffres sur le cadran de la pompe.

L'homme s'en saisit en prenant son temps et avec un regard insistant.

– Un compte bien rond, dit-il.

Il semble la voir de mieux en mieux.

– Besoin d'autre chose ? demande-t-il en rangeant méticuleusement les billets et la monnaie dans sa caisse.

– Non, je n'ai besoin de rien.

– C'est dommage, répond le jeune type, une sorte d'ombre grise s'est posée sur son regard, ce regard qui l'observe, qui la détaille, qui cherche à connaître ce corps.

– Disons, pas encore.

Bien sûr c'est un piège, le véritable sous-entendu concerne ce qui va se passer dans les instants qui viennent. Cela va dépendre de l'attitude du caissier. Cela va dépendre d'un mot. D'un geste. D'un silence.

– Cela peut s'arranger.

La voix du caissier a légèrement tremblé. Il s'est dépassé, il a osé franchir sa propre limite, pour obtenir le corps.

Le silence. Elle le laisse envahir le nuage de poudre métallique.

– Je crois en effet que c'est possible, souffle-t-elle au bout de quelques secondes.

Il y a deux langages entrelacés, le langage-simulacre et le langage-miroir, comme il y a deux corps en une seule chair.

Les ondes en provenance de l'homme ne lui inspirent qu'une forme suspecte de pitié, mêlée de dégoût et de consternation. Ces ondes sont à peine néfastes, elles ne sont pas nocives, elles ne sont porteuses d'aucune menace, ne représentent aucun péril déterminé, tout comme lors de l'accident.

Elle réalise que c'est ce qui les rassemble tous dans le troupeau humain, ils ne sont dangereux que lorsqu'il n'y a aucun danger.

– Vous avez une idée ? demande le caissier, l'œil étincelant.

– J'ai mieux que ça, dit-elle en plongeant la main dans son sac de sport. J'ai une idée faite chair.